

MARGUERITE YOURCENAR : UNE ÉCRITURE UNIVERSELLE

par Elena REAL (Université de Valencia)

Le propos des pages qui suivent est d'analyser certains procédés de l'écriture de Marguerite Yourcenar qui, à mon opinion, contribuent à renforcer ce vœu d'universalité que ne cesse de proclamer toute son œuvre, et plus spécialement à partir de *Mémoires d'Hadrien*. Je précise déjà que je m'abstiendrai de parler de la portée universelle de ses personnages, ou que je ne ferai que de très rapides allusions, puisque cet aspect a déjà été considéré par plus d'un chercheur et que sans doute il fera encore l'objet de l'analyse dans de nombreuses communications de ce colloque.

Que l'on me permette de prendre comme point de départ de ma réflexion l'ouverture d' *Alexis ou le Traité du vain combat* :

Cette lettre, mon amie sera très longue. Je n'aime pas beaucoup écrire. J'ai lu souvent que les paroles trahissent la pensée, mais il me semble que les paroles écrites la trahissent encore davantage. [...] Écrire est un choix perpétuel entre mille expressions, dont aucune ne me satisfait, dont aucune surtout ne me satisfait sans les autres. Je devrais pourtant savoir que la musique seule permet les enchaînements d'accords. Une lettre, même la plus longue, force à simplifier ce qui n'aurait pas dû l'être : on est toujours si peu clair dès qu'on essaie d'être complet! Je voudrais faire ici un effort, non seulement de sincérité, mais aussi d'exactitude [...]. S'il est difficile de vivre, il est bien plus malaisé d'expliquer sa vie.

La première page du premier ouvrage publié par Marguerite Yourcenar pose ainsi explicitement le problème de l'écriture. Non seulement le problème de la réception du discours, mais aussi, et c'est ce qu'il m'intéresse de souligner ici, le problème de l'insuffisance du langage pour rendre compte d'une réalité singulière et personnelle qui, par sa complexité, déborde les possibilités du langage. Dans le premier paragraphe de cette lettre-aveu, Alexis ne cesse d'insister sur sa méfiance des mots qui "trahissent la pensée", qui schématisent et appauvrissent l'expérience ("une lettre, même la plus longue, force à

simplifier ce qui n'aurait pas dû l'être"). De toute évidence, cette méfiance des mots explique et justifie la longueur de la lettre à Monique. Mais se pose ici surtout, et dès l'ouverture, l'insuffisance du langage pour traduire la foisonnante complexité du moi ("Écrire est un choix perpétuel entre mille expressions, dont aucune ne me satisfait, dont aucune surtout ne me satisfait sans les autres"). Les plus de cent pages de ce récit apparaissent ainsi également comme le combat (ou plutôt comme le vain combat, j'essaierai de le montrer plus loin) d'Alexis avec l'écriture pour essayer d'expliquer, avec la plus grande justesse possible, une expérience vécue, personnelle et singulière.

Nous n'allons pas analyser ici le rythme et les temps forts de cet aveu, qui ont déjà fait l'objet de plus d'un commentaire de la part de la critique yourcenarienne. Ce qu'il m'intéresse maintenant de souligner c'est que, cette lettre, qui se veut une explication d'une vie singulière et particulière, recourt systématiquement à un procédé qui paradoxalement permet au personnage de camoufler son expérience personnelle en englobant son vécu particulier dans une expérience générale, et en un sens universelle. Ce procédé est la maxime, dont l'emploi est exubérant tout au long de ces pages. Déjà, et dès l'ouverture de la lettre, le lecteur est frappé par le nombre d'assertions et de maximes que l'on y trouve. Certaines sont canoniques, telle "on est toujours si peu clair dès qu'on essaie d'être complet", et celle qui clôt le paragraphe : "S'il est difficile de vivre, il est bien plus malaisé d'expliquer sa vie" ; d'autres sont rapportées ("J'ai lu souvent que les paroles trahissent la pensée") ou bien énoncées avec moins d'assurance ("il me semble que les paroles écrites trahissent [la pensée] encore davantage"), mais elles annoncent déjà que la stratégie utilisée par Alexis pour expliquer sa vie sera de rattacher son expérience personnelle au domaine du général. Aussi, dans cette lettre littéralement constellée de sentences (on peut en dénombrer plus de cent) la singularité apparaît-elle sans cesse assumée et en quelque sorte assimilée à la généralité : la "sensibilité particulière d'Alexis aux contacts", "sensation trop ordinaire pour m'étonner beaucoup", s'inscrit et se justifie dans une attitude et dans une réaction similaires du genre humain, énoncées par la sentence "l'on ne s'intéresse guère à ce qui paraît simple"; le sentiment généralisé de jalousie, dont souffrent enfants et adultes exculpe la jalousie enfantine d'Alexis : "La jalousie est un sentiment blâmable, mais il faut pardonner aux enfants de s'y laisser aller, puisque tant de gens raisonnables en sont victimes. J'en ai beaucoup souffert" ; et c'est